

nouvelle

SAMEDI SOIR

Erwan Séry



HYPALLAGE

EDITIONS

Du même auteur

Coupable?

(Roman, Hypallage Editions, 2014)

La Rencontre

(Nouvelles, Hypallage Editions, 2014)

Le Grand Escalier

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

Erwan Séry

SAMEDI SOIR

(nouvelle)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 6 mars 2014

Prix : 2,11 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-018-9

Samedi soir

Vingt-trois heures trente. J'éteins la télévision. C'est samedi soir, et j'ai envie de sortir. Pour être juste, j'ai surtout le désir puissant et impérieux de baiser. C'est le mot, baiser ! caresser, embrasser, lécher, étreindre, faire jouir, voir, entendre jouir, jouir moi-même, jouir dans le fracas éclatant des sens, jouir avec violence, jouir, jouir encore... Pour oublier le jour et la nuit, pour oublier l'heure, pour tout oublier, il faut que je baise !

Où trouver, comment faire ? La rue ? Pas en hiver. Le cinéma, le restaurant ? Trop tard. Une prostituée ? Trop rapide, ou trop cher pour ma bourse.

Je vais aller en boîte de nuit. J'apprécie modérément les boîtes de nuit, mais, en définitive, c'est ce qu'il y a de plus pratique. Pourtant, je ne drague pas, je ne danse pas non plus du reste : je m'installe au bar ou à une table, je prends un air vaguement mystérieux, ou tourmenté, et j'attends ; comme d'autre part, je suis plutôt « mignon » – pour emprunter un terme de fille –, cela fonctionne assez bien. Et puis, nous sommes au temps de l'égalité entre les sexes, il faut savoir laisser l'initiative à celui qu'on qualifie, à tort, de faible : il s'en tire fort bien.

J'enfile un blouson en cuir, et je sors. Il a plu, les trottoirs luisent sous les réverbères. Je pars à pied. Je ne suis pas pressé, et j'aime marcher dans la ville la nuit.

Sur mon chemin, je croise quelques noceurs éméchés, quelques sans-logis, ou clochards, une prostituée aussi, bien faite au demeurant, mais le visage fatigué, le regard usé, et qui me lance son « tu viens chéri ! » avec un accent qui, si j'étais parti dans l'idée de monter, m'en ferait à coup sûr retomber l'envie.

J'ai marché une bonne demi-heure, je suis devant la boîte de nuit. De nombreux jeunes sont massés à l'entrée. Je me joins à eux. L'attente est longue. Je grille une cigarette. Dans mon dos, deux garçons s'inquiètent de savoir s'ils vont « se faire une nana ». Devant moi, une grande et belle fille en *jean*, au cul provocant. Je cède à la provocation et profite de la situation pour me coller à elle. Au bout d'un moment, j'ai droit à un regard irrité. J'affiche un air innocent. Elle hausse les épaules en grognant :

« Petite queue ! »

Je me demande sur quoi elle s'appuie pour affirmer cela. Ça y est, je suis devant la porte. Elle s'ouvre sur un videur aussi large que haut. Je le connais, il me reconnaît, et quoique n'étant pas accompagné, il me laisse entrer, avec cette mine d'importance que réclament sa fonction et les circonstances, car c'est samedi soir, la jeunesse sacrifie au culte de la fête et il est un gardien du “temple”.

Je passe devant le vestiaire, sans m'arrêter – la dernière fois “on” a mis quinze minutes pour retrouver mon blouson –, je traverse un long couloir où traînent deux êtres mollement enlacés, et je pénètre dans la salle.

Il y a foule. La musique est assourdissante. Les lumières sont violentes. Deux lasers verts tissent en s'entrecroisant une éphémère toile électrique au-dessus des têtes.

Les tables étant toutes occupées, je me fraye un passage jusqu'au bar, où l'on se bouscule, où l'on fait des gestes, où l'on crie pour se faire remarquer d'un serveur. Non sans mal, je parviens à m'y faire une petite place. Un serveur m'aperçoit. Je commande une vodka. J'allume une cigarette, et je me tourne vers la salle.

Les filles rivalisent d'excentricité dans la tenue : le plus souvent, c'est court et serré, avec des couleurs vives. Sur la piste, c'est à celle ou à celui qui gesticule le mieux, ou le plus, comme on veut : tous sautent et tressautent, branlent du chef, jouent du bassin, des bras et des jambes avec une application et une conviction qui font plaisir à voir. Évidemment, pour apprécier, il faut être de ce temps, il faut être "moderne", car pour un ancien, cela tiendrait plus sûrement de la danse de Saint-Guy.

Dans le fond, une métisse s'agite sur une scène qui domine la piste. Elle est vêtue d'un short en *skaiï* noir et d'un tee-shirt blanc, sans manche et coupé au-dessus du nombril, l'un comme l'autre moulant ses formes parfaites. Visage hiératique, les yeux démesurément allongés par un fard de reine d'Égypte, elle ondule de la croupe et secoue son buste d'arrière en avant, comme si elle voulait lancer ses seins en forme d'obus sur les garçons qui, à ses pieds, lèvent sur ses rondeurs des yeux pleins de convoitise. C'est amusant. Un peu grotesque, mais amusant.

Sur ma gauche, deux types se bécotent et se pelotent gentiment. Je me tourne vers la droite, je sais être discret. Il fait très chaud, je retire mon blouson.

J'avise deux filles qui m'observent. L'une, mignonne, est grande, mince, avec une épaisse chevelure brune flottant sur ses épaules. L'autre, quelconque, est petite, ronde, avec des cheveux blonds coupés à la Jeanne. La grande porte une brassière et un caleçon à motifs psychédélics. La petite une jupe et un chemisier. Une vraie caricature !

La grande glisse quelques mots à la petite qui opine du chef. Elles s'approchent. La grande se coule à mes côtés, la petite reste en retrait.

La grande ouvre la bouche. Je lui fais comprendre que je n'entends pas. Elle se penche – elle a les yeux gris, d'un gris de mers du nord.

« Tu viens souvent ici ? demande-t-elle d'une voix qui porte un voile.

— De temps en temps, lui dis-je.

— C'est drôle, je suis une habituée et je ne t'ai jamais remarqué, dit-elle.

— Oui, c'est assez curieux, dis-je.

— C'est *cool* ici, hein ? dit-elle.

— Ça va.

— C'est comment ton prénom ?

— Jonas.

— Jonas ? dit-elle avec un air amusé, c'est marrant, quand j'étais gamine, j'avais un petit poisson rouge qui s'appelait aussi Jonas. Je lui avais donné ce nom à partir d'une vignette trouvée dans une boîte de cacao. »

Je pense : « Elle est adorable ».

« Moi, c'est Sandra, poursuit-elle, ma copine, c'est Sophie. »

Sophie ne dit mot : elle me fixe avec des yeux vides d'expressions, un peu comme ceux d'une carpe.

« Tu dances ? demande Sandra.

— Non.

— Ah bon ? Mais tu fais quoi alors ?

— Je regarde.

— Ah ! OK, je vois », dit-elle avec sourire entendu.

Je dis :

« Tu veux boire quelque chose ?

— Oui, t'es sympa. »

Elle se tourne vers Sophie qui baisse ses paupières en signe d'acquiescement.

« Pour moi, c'est une vodka, pour Sophie, un jus d'orange », me dit-elle.

Je commande deux vodkas et un jus d'orange. Je sors mon paquet de cigarettes. Sandra en prend une.

« Sophie ne fume pas, dit-elle.

— Pas de problèmes », dis-je. Je pense : « Je m'en fou qu'elle ne fume pas ».

« Tu fais quoi dans la vie ? me demande Sandra.

— Je donne des cours.

— Ah ? T'es prof, c'est marrant ! »

Je pense : « Je ne vois pas ce qu'il y a de marrant », je dis :

« Pas exactement, je donne des cours particuliers.

— Ah ! OK, c'est *cool*, dit-elle.

— Et toi ? lui dis-je.

— Je suis danseuse, répond-elle, je fais de la *modern dance*. C'est plus *cool* que la danse classique. Sophie est secrétaire. »

Cette dernière ne parle toujours pas.

Je dis :

« La cigarette, c'est pas gênant pour la danse ?

« C'est samedi soir ! rétorque-t-elle en ouvrant grand les yeux.

— Ah ! oui, c'est sûr. »

Elle boit sec. Je ne lui demande pas si l'alcool est une bonne chose pour l'exercice de sa discipline.

« Je vais danser un peu, mais tu restes hein ? », me dit-elle.

Je la rassure. Ce n'est pas une intellectuelle, mais physiquement elle me plaît ; c'est bien là l'essentiel.

Elles s'éloignent toutes les deux, fendent la foule colorée qu'une houle agite continuellement, gagnent la piste de danse. Sandra est celle qui bouge le mieux ; Sophie fait ce qu'elle peut.

Une main se pose sur mon épaule. Je me retourne : c'est un type à la face cramoisie et aux yeux striés de sang.

« Eh mec, t'as pas une cigarette ? » me lance-t-il.

Je lui en donne une.

« T'as pas du feu ? » ajoute-t-il.

Je lui tends mon briquet.

— C'est *cool* ici, hein ? dit-il, on s'éclate bien.

Je dis oui.

« T'en veux une ? C'est pas cher, me souffle-t-il en me proposant une pilule blanche dans le creux de sa main.

— Non merci, dis-je, je ne suis pas malade. »

Un instant interloqué, il dit avec un sourire narquois :

— Eh mec ! mais t'as pas compris, moi non plus je ne suis pas malade !

— Je ne suis pas si sûr.

Il me jette un regard mauvais, tourne les talons et s'éloigne d'une démarche mal assurée.

Je regarde la piste de danse. Sandra et Sophie n'y sont plus. Je cherche dans la salle. Rien là aussi. J'allume une cigarette. Le temps passe. Toujours pas de Sandra ni de son ombre. Je commande une autre vodka. Je m'accoude au comptoir, et les

yeux dans mon verre, je songe qu'il va me falloir agir si je veux trouver une fille.

Soudain, une main douce et chaude se pose sur mon bras. C'est Sandra. Son ombre est derrière.

« On est sorti un peu. Tu nous cherchais ? » dit Sandra.

Je dis oui. Elle sourit et s'assied à côté de moi. Sophie reste debout.

« C'est dingue ce que je peux avoir soif ! » dit Sandra.

J'appelle un serveur et passe commande de deux vodkas et d'un jus d'orange.

« Merci, t'es un amour », me glisse Sandra.

Sophie ne dit rien. Ma belle danseuse frétille sur son tabouret. Elle fume cigarette sur cigarette : c'est samedi soir... Par instants, elle me décoche une œillade incendiaire ; mes regards lui signifient que je brûle de la posséder.

Cependant, le temps passe. Je regarde ma montre : deux heures. Je juge inutile de s'éterniser plus longtemps, chacun sachant à quoi s'en tenir sur les intentions si peu secrètes de l'autre. Je dis à Sandra :

« On bouge ? On va chez moi ?

— Attends », dit-elle avant de glisser un mot à l'oreille de Sophie, qui hoche la tête.

« On vient toutes les deux, OK ? me dit Sandra avec une moue coquine.

— Pas de problèmes. »

Elle me gratifie d'une bise sur la joue. J'ai peu de goût pour les amours à trois – ou plus –, par ailleurs cette Sophie m'indiffère, mais rien que pour avoir Sandra, je suis prêt à faire un effort.

On quitte la salle. Dans le couloir, il y a maintenant plusieurs couples qui s'embrassent avec voracité. Les filles

récupèrent leurs affaires au vestiaire. Nous sortons. Une pluie fine tombe sur la ville. Il fait froid. Sandra me prend le bras. Sophie reste derrière nous. Je n'ai toujours pas entendu le son de sa voix. Est-elle muette ?

J'arrête un taxi. Nous montons tous les trois à l'arrière. Sandra s'installe au milieu. Le chauffeur est un Asiatique : chinois ou vietnamien, difficile à savoir, puis, ça n'a pas d'importance.

Sandra se serre contre moi. Le contact de sa cuisse, la chaleur qu'elle dégage me procurent de délicieuses vibrations. Le chauffeur est un bavard. Son français est approximatif, son accent épouvantable. Je ne saisis pas un mot sur deux, et à coup sûr je ne suis pas le seul : aucun d'entre nous ne répond.

Sandra pose une main entre mes jambes. Je me tourne, elle sourit sans quitter la route des yeux. Mon pantalon se tend. Sa main ouvre ma braguette, s'insinue dans mon caleçon, soupèse, flatte, palpe, enserme, caresse. J'ai du mal à respirer.

« Ça me plaît », me glisse-t-elle dans un murmure.

Elle retire sa main, je remonte ma braguette. Je regarde Sophie : son visage n'exprime aucun sentiment, mais je suis sûr qu'elle a vu, comme je sais que le chauffeur n'a rien raté du spectacle. Pour preuve, l'espèce de grimace lubrique qu'il m'adresse dans son rétroviseur.

Nous arrivons devant mon immeuble. Je paye, nous descendons, et le chauffeur me lance :

« Bonne nuit ! »

Je ne réponds pas, décidément, il m'agace.

« Merci Monsieur », dit Sandra dans un grand sourire.

Je tape mon code d'entrée. Nous franchissons le porche. Je cherche la minuterie. Elle ne fonctionne pas. J'avais oublié, trois jours qu'il en est ainsi, et j'habite au quatrième sans

ascenseur. Nous montons l'escalier en tâtonnant, moi devant, Sophie fermant la marche. Elle trébuche en arrivant sur mon palier et émet un borborygme qui ressemble à un juron ; je pars d'un rire ironique ; Sandra me pince une fesse.

Après plusieurs tentatives infructueuses, j'introduis ma clé dans la serrure. Nous entrons. Je crée un clair-obscur au moyen de ma lampe à halogène : c'est plus intime. Je n'ai pas pensé à ranger mon studio.

« C'est sympa chez toi », dit Sandra.

Elle est indulgente. Je dis :

« Vous voulez boire quelque chose ? »

— Ce que tu veux, du moment que c'est de l'alcool », répond Sandra.

P... ! je me demande comment elle fait... même si c'est samedi soir !

« Un verre d'eau et des glaçons », dit soudain Sophie.

Elle a parlé ! Elle n'est pas muette !

J'apporte une bouteille de vodka entamée, une carafe d'eau et un bol de glaçons. Sandra se dirige vers ma chaîne stéréo, fouille parmi mes disques, choisit le groupe Nirvana.

« Je peux ? demande-t-elle, ils me font planer. »

J'ai eu mon compte de musique pour la soirée, mais comment refuser ? Alors, je dis, avec une voix de faux jeton :

« C'est une bonne idée. »

Sandra s'installe à même la moquette, Sophie se pose sur une chaise, j'opte pour mon lit. Sandra sort un joint de son sac : c'est samedi soir.

« Si t'en veux un, j'en ai d'autres, me dit-elle.

— Non merci. »

Elle sourit. Je vais ouvrir la fenêtre et j'allume une cigarette.

Nous buvons en silence. Sandra, sourire aux lèvres et les yeux mi-clos dodeline des épaules. De temps en temps, elle tire à fond sur son cône, renverse la tête en arrière et part d'un petit rire étrange. Sophie se tient coite, regard vierge et visage impassible. Elle est bizarre cette fille. Peut-être même est-elle idiote ?

L'odeur de l'herbe, l'alcool, la musique, tout me monte au cerveau et m'échauffe le sang : mon envie de baiser devient lancinante. Mais l'assurance de l'une – pour ne pas dire la désinvolture –, la froideur impénétrable de l'autre me déconcerte également, et je ne sais pas comment m'y prendre.

Sandra sait pour moi. Elle écrase son joint et lance :

« Alors, on baise ? »

Sa spontanéité me confond, et je ne sais que bredouiller :

« Euh... Oui, on y va. »

Elle se lève, et tranquillement, enlève ses vêtements. Je fais comme elle. Sophie ne bouge pas. Je m'étonne, mais continue néanmoins de me dévêtir. Sandra est nue. Moi aussi. Elle a de beaux seins ronds haut placés, un ventre plat, des jambes fines et musclées. Son corps est uniformément bronzé. Elle est belle. Elle est excitante. Elle en use.

« Je fais des ultraviolets. Je pratique le nu intégral, c'est plus sympa », dit-elle.

Je suis bien d'accord, et mon sexe aussi qui se dresse. Ses yeux me détaillent, s'arrêtent sur mon bas-ventre.

« Décidément, c'est parfait ! » dit-elle avec une mine gourmande.

Sophie suce son glaçon ; son regard se pose sur moi sans me voir. Je suis de plus en plus décontenancé.

« C'est la salle de bain ? demande Sandra en pointant du doigt la porte qui jouxte la cuisinette.

— La douche et les toilettes, lui dis-je.

— J'en ai pour cinq minutes », dit-elle avant de disparaître.

Je m'assieds sur le lit. J'entends la douche qui coule. Je dis à Sophie :

« Tu ne te déshabilles pas ?

— Non », répond-elle.

Je croise mes jambes, et je dis :

« Mais qu'est-ce que tu fais alors ?

— Je regarde.

— Ah bon ? » dis-je, et je n'ajoute rien, car je ne sais pas quoi dire. Je pose mes mains sur le haut de mes cuisses. Une lueur passe enfin dans ses yeux. Ironie ? Excitation ? La mienne est retombée. Nu devant elle, je me sens ridicule. Cette fille est un glaçon !

Sandra réapparaît ; elle sautille dans la pièce, ses seins s'agitent, mon cœur s'affole.

« À ton tour ! » me lance-t-elle.

Je file sous la douche. La situation m'échappe. J'ai un moment d'hésitation. Mais l'eau tiède me fait du bien, et je me ressaisis. Peu importe l'attitude de Sophie, je vais posséder Sandra !

Quand je quitte la salle de bain, j'ai retrouvé tous mes moyens. Sophie est sur sa chaise, glaçon en bouche. Sandra est allongée sur le lit dans une position lascive. Elle me souffle, un bras levé vers moi :

« Viens. »

Je ne me fais pas prier. Ventre contre ventre, nos bouches se confondent, nos langues se trouvent, nos mains s'excitent. Rondeur... Douceur... Chaleur... Moiteur... Soudain, elle s'arrête. Je dis, surpris, vaguement inquiet :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Attends », dit-elle tout en se levant.

Je jette un œil vers Sophie : elle n'a pas bougé.

Jambes écartées, offrant son intimité luisante à mon regard allumé, Sandra se penche sur son sac, farfouille à l'intérieur, et elle se redresse en agitant un préservatif :

« Ne pas oublier ! » dit-elle dans un sourire.

Une pensée macabre traverse mon esprit. Mais elle se met à genoux, retire le morceau de latex de son enveloppe et d'une main habile le déroule sur mon membre violacé, si gonflé qu'on pourrait croire qu'il va éclater. Puis, sans vergogne, les yeux dans les miens, elle lui donne à connaître la pulpe de ses lèvres, le fond humide et chaud de sa large bouche, suivant une technique digne de *Gorge profonde*. Étonnant. Ah !... Oh !... Hum... Bon, bon... Très bon... Mais elle ne mène pas l'affaire à son terme. Elle m'abandonne, se couche contre mon flanc, et d'une main hardie, elle s'empare d'une des miennes, qu'elle guide vers son entre-jambes. Chaleur... Moiteur...

Je jette un œil dans la pièce. Sophie ne suce plus de glaçon. Elle a quitté sa chaise pour s'asseoir sur la moquette. Sa main droite disparaît sous sa jupe. Son regard brille d'excitation. Salope !

« Maintenant », me souffle Sandra.

Elle ouvre les cuisses en grand, à la manière d'un compas : c'est la danse ! Je bascule sur son corps. Elle referme ses jambes sur mes reins. Aie ! dans un flash, je pense aux pattes avant d'une mante religieuse... Chaleur... Moiteur...

« Plus vite », dit-elle.

J'accélère. Elle halète un peu. Je respire plus fort.

« Plus vite, souffle-t-elle à nouveau.

J'accélère encore. Elle halète beaucoup – trop ? J'entends des sons brefs et aigus dans mon dos. Salope ! Sandra ruis-selle. Moi aussi. Ses ongles se plantent dans mes fesses. Je crie. Mes reins sont secoués de spasmes. Son corps se contracte, très fort – trop ? Je me retire.

« C'était bon », dit Sandra avec un sourire.

Je souris à mon tour, mais j'ai une curieuse d'impression. Je regarde Sophie. Ses cuisses emprisonnent sa main droite. Elle fixe le plafond des yeux. Un sourire extatique éclaire son visage. Salope !

Je me lève et me rends dans la salle de bain pour y jeter le préservatif, et son contenu de plaisir. Quand je regagne la chambre, Sandra m'en présente un autre entre ses doigts. Elle sourit et elle dit :

« On recommence ?

— Avec plaisir, mais il faut quand même le temps, dis-je.

— Je me charge du temps », dit-elle.

Ah !... Oh !... Hum... Elle fait si bien que je suis très vite à nouveau d'attaque.

Rondeur... Douceur... Chaleur... Moiteur... Sandra me grimpe dessus en me tournant le dos et se lance dans un trot enlevé. Je regarde Sophie. Elle a changé de main. Salope !

Dans la pièce, ce n'est plus que gémissements, soupirs et halètements. Sandra pousse une sorte de hennissement. Je me cabre et j'irrigue. Sophie exhale un « Han ! » guttural et prolongé. J'ai presque envie de rire.

Je vais me débarrasser du préservatif, puis je retourne me coucher. Sandra me dépose une bise sur le bout du nez ; elle sourit.

« C'était *super cool* », dit-elle. On dort un peu ?

Je dis :

« On dort un peu. »

J'ai décidément une étrange impression. On se glisse sous la couette. Sophie s'allonge à côté de Sandra, mais sans se déshabiller. Je trouve cela curieux. Les minutes passent. Je ne parviens pas à m'endormir. Soudain, des chuchotements, puis Sandra se lève, suivie de Sophie.

Je fais semblant de dormir et observe en douce, le corps recroquevillé. Sandra remet ses vêtements. Sophie l'embrasse dans le cou, sur le front, les joues, la bouche... Sandra dit – elle parle bas, mais j'entends :

« Arrête, tu me gênes ; et puis, tu vas réveiller *l'autre*. »

Je n'aime pas ce mot qu'elle a utilisé pour me nommer, et encore moins le ton utilisé.

« Ça t'a plu ? demande-t-elle à Sophie.

— C'était super sympa, répond l'intéressée, j'ai joui très fort : tu sais comme j'aime te voir te faire prendre... Toi, tu as eu du plaisir ? ajoute-t-elle avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Un peu, dit Sandra.

— Non ? souffle Sophie.

— Ben oui, un peu... Mais je n'ai pas joui », précise-t-elle.

Je pense à ces gémissements, tous ces « oui... » et tous ces « encore... » qui venaient expirer sur ses lèvres, et je me dis avec amertume qu'ils ne m'étaient pas destinés.

« N'oublie pas que c'est d'abord pour toi que j'exprime mon plaisir », dit Sandra, comme pour mieux enfoncer le clou.

Et elles s'embrassent. Salopes ! Je ne sais pas ce qui me retient de les jeter dehors... Sans doute le plaisir masochiste de boire le calice de la désillusion jusqu'à la lie.

« Tu sais les hommes, ça ne sera jamais comme avec toi, dit Sandra, ils sont tous si obsédés par leur queue, si fiers du soi-disant pouvoir qu'elle leur donne, poursuit-elle avec un accent de mépris dans la voix. Tu as vu son expression à l'autre, quand je l'ai complimenté sur la sienne ? Quel con ! »

Je me recroqueville un peu plus. Sandra sourit méchamment. Leurs lèvres se joignent. Sophie glisse une main entre les cuisses de Sandra. Salopes !

Elles se séparent.

« La prochaine fois, c'est moi qui m'y colle », dit Sophie.

J'imagine le scénario et les arrière-pensées du crétin de service, et sa frustration aussi, car je présume que Sandra ne se laissera pas toucher, jouant le rôle que tenait Sophie ce soir.

Cette dernière finit son verre d'eau. Sandra prend son sac. Sophie murmure une phrase à l'oreille de Sandra qui en retour laisse échapper un gloussement. Elles passent dans l'entrée. La porte s'ouvre.

« Je suis sûr qu'il nous écoutait, dit Sophie à voix haute.

— Tant mieux ! » répond Sandra.

La porte claque. Un rire cruel fuse dans l'escalier. Je suis seul.

J'ai froid tout à coup. Je vais fermer la fenêtre, j'enfile un caleçon et un tee-shirt avant de me remettre au lit. Mais je n'arrive pas à trouver le sommeil, ni même à me réchauffer. Je me lève pour faire un café, puis je m'enroule dans la couette et m'adosse contre un mur sur la moquette. Le café est infect. J'allume une cigarette. Je suis las soudain, d'une lassitude nauséuse.

Le robinet de la douche est mal fermé. Une à une, seconde après seconde, j'entends les gouttes qui s'écrasent au sol en faisant flop... flop... flop... Le bruit résonne dans ma tête,

résonne... J'éprouve une impression désagréable : c'est
comme un gouffre qui se creuse en moi.

C'était samedi soir : passe devant mes yeux un oiseau noir.

Fin

(Nouvelle achevée en 1994)

[RETOUR](#)